

Tradition, vérité, transmission.

[Source : Blog de Henri Hude]

Parce qu'on parle beaucoup d'identité en ce moment, et dans la perspective de la rentrée des élèves et des étudiants, voici une section (n°7, pages 190-191) d'un de mes livres, intitulé *Éthique et politique* ; c'est la suite du chapitre IX consacré à la culture et à l'éducation, que je suis en train de publier. Le chapitre compte 11 sections.

La culture pourra l'emporter sur l'anti-culture du n'importe quoi, si nous savons nous débarrasser de nos préjugés pseudoprogressistes.

Parmi les marottes du pseudoprogressisme dominant, figure le mépris des coutumes et des traditions, [surtout quand ce sont celles du crû]. Encore une fois, je n'ai pas ici à plaider pour le respect des coutumes et des traditions. Il me suffit de montrer que le progressiste est le tout premier à les défendre bec et ongles – ou plutôt, je vois bien qu'il y est contre, mais seulement en apparence et non sans contradiction. Voici pourquoi.

Je suppose une société dans laquelle on a le mépris des coutumes et des traditions, comme c'est, dit-on, le cas des Français [de Progrès], qui en cela diffèreraient fort de leurs voisins les Anglais. Eh bien ! Tout voyageur venant en France notera sans difficulté que la méfiance pour la coutume est une coutume très particulière aux Français [de Progrès], et que le mépris des traditions est [chez eux] absolument traditionnel. Le rite y est de célébrer ponctuellement l'abolition des anciens [rites]. Et ce peuple [de Progrès] qui passe son temps à se plaindre et à protester a du moins la consolation de commémorer chaque 14 Juillet la fin de tous ses malheurs.

Dans ce pays à l'admirable et inflexible logique, on voit l'enseignement officiel inculquer dogmatiquement l'esprit (pseudo)-critique. La liberté de penser laïque y est aussi obligatoire que gratuite. Et un strict traditionalisme [de Progrès] impose la transmission d'un contenu traditionnel de pensée anti-traditionnelle [et l'interruption de toute transmission autre que la transmission de cette interruption].

Je ne sais s'il y a là une invincible contradiction, car il est clair qu'aux yeux des meilleurs esprits [de Progrès, cela va sans dire], la tradition de la raison ne saurait être confondue avec celle des préjugés. Je crois que, sur ce point, tout le monde est d'accord [y compris la saine raison, qui rigole, et la Réaction, qui ricane]...

Cela montre bien [qu'il est aisé de se dire anti-traditionnel et tout aussi malaisé de l'être. Il n'y a aucune pensée, y compris de Progrès, qui vive hors tradition, et toute culture, y compris de Progrès, doit procéder à tel ou tel moment à] un rappel de la nécessité de la discipline et de la tradition [en général] – tel ou tel contenu de tradition étant préalablement admis (au moins le dit-on) en raison de sa valeur de vérité, et non en raison de son caractère simplement traditionnel (sauf dans le cas, bien sûr, où ce dernier caractère se trouverait avoir été rationnellement admis, dans certains domaines, comme un critère de discernement du vrai).

Cela montre bien que les valeurs de conservation, comme le respect de la tradition, sont essentiellement soumises à d'autres valeurs supérieures, dont la première est le respect de la vérité.

Quant à soutenir que le principe de tradition serait suffisant, cela pourrait signifier une conception selon laquelle la vérité serait (au moins dans certains domaines) donnée une fois pour toutes à l'origine, et connue seulement par transmission de ce donné primitif. Une telle théorie pourrait être vraie ou fausse, mais il n'y aurait pas là de traditionalisme intégral. Le respect de la tradition y resterait subordonné au respect de la vérité. Il serait le respect de la vérité dans et par la tradition.

Le principe de tradition, séparé de toute référence au vrai, est donc le propre du seul scepticisme, et encore de celui qui se voudrait modéré, qui par là est incohérent [(il est vrai qu'il n'y a pas de vrai...)], et qui ne peut survivre que par une répression du désir de toute réflexion approfondie.

Une telle répression peut être l'œuvre de l'opinion publique et des mœurs. Elle est facilitée par une disposition de la personnalité à [rester toujours à la surface des choses et à] se réaliser surtout dans les choses matérielles. Les règles de politesse peuvent prescrire de ne jamais parler de l'essentiel. La sagesse politique peut prescrire de sacrifier le principe de contradiction sur l'autel des compromis nécessaires.

Mais même dans ce dernier cas, le scepticisme fonctionne comme n'importe quel dogmatisme. S'il n'y a pas de vrai, il est vrai qu'il n'y a pas de vrai, et il est absolument faux de dire qu'il y a du vrai et du faux. Le vrai et le faux ne sont [donc] aucunement supprimés, il y a seulement une modification des valeurs de vérité de certaines propositions ; et l'acceptation de ces modifications par l'opinion publique est rendue plus facile, parce qu'elle ne voit pas le contenu qui entre dans son esprit en contrebande sous l'apparence du vide. [C'est évidemment là la règle fondamentale du lavage de cerveau médiatique et scolaire, au moyen duquel sont formatés les Individus de Progrès.]

Il y a donc bien deux formes de traditionalisme déraisonnable, et non pas une seule : ou accepter une coutume seulement parce que c'est une coutume, ou la rejeter seulement pour la même raison. Et ce qui est dit là de la coutume pourrait se dire des diverses traditions.

Il est naïf et barbare de tout rejeter. L'esprit est une puissance de discernement. Au reste, le traditionalisme pur n'existe peut-être jamais. Il n'y a pas de culture sans tradition, mais la tradition ne vaut que dans et par le respect de la vérité.